

Charles Jeanneret de Cuba : naturaliste neuchâtelois

Autor(en): **Guillaume**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel**

Band (Jahr): **10 (1873-1876)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHARLES JEANNERET

DE CUBA

NATURALISTE NEUCHATELOIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Lue à la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, dans sa séance
du 10 février 1876.

Parmi les Neuchâtelois qui, pendant leur séjour à l'étranger, ont le plus contribué à enrichir par des dons le musée d'histoire naturelle de Neuchâtel, il en est peu qui aient autant de droit à notre reconnaissance que Charles Jeanneret, l'ancien ouvrier horloger de Santiago de Cuba. Grâce à ses nombreux envois d'objets, recueillis par lui-même, la faune ornithologique, entomologique et macologique de l'île de Cuba est richement représentée dans nos collections. Nous ne faisons donc que rendre justice à ce citoyen dévoué, en consacrant à sa mémoire une notice biographique dans les Bulletins de la Société neuchâteloise des sciences naturelles. Les pages qui suivent prouveront à nos compatriotes qui vivent dans les contrées lointaines, combien sont appréciés les dons d'objets destinés à enrichir les musées des différentes localités du pays et à quelle hauteur sont placés dans l'estime de leurs concitoyens ceux qui, éloignés de la patrie, consacrent leurs loisirs à des études scientifiques.

Charles-Eugène Jeanneret naquit au Locle le 8 octobre 1824, où il fit un apprentissage complet d'horlogerie chez

les frères Adolphe et Alfred Sandoz. Son père, habile horloger, après avoir été établi à Rouen, alla avec sa famille se fixer en 1841 à Santiago de Cuba. Sa femme mourut six mois après son arrivée et laissa quatre orphelins : trois garçons et une fille. Les deux aînés, Auguste et Charles, aidèrent leur père dans son travail d'horloger. Le plus jeune, d'une santé délicate, fut renvoyé en Europe, mais il succomba à la maladie pendant le voyage. Marie, leur jeune sœur cadette, revint au pays à l'âge de huit ans.

Après la mort de la mère de famille, qui avait été enlevée par la fièvre jaune, les jeunes orphelins, également atteints de cette maladie, furent invités à passer la période de la convalescence dans la campagne de Philippe Robert-Tissot, un Neuchâtelois établi depuis longtemps à Santiago, et qui était devenu propriétaire d'une plantation de café. Les relations qui s'établirent ainsi entre ces deux familles neuchâtelaises, devinrent dans la suite toujours plus intimes et finirent par aboutir, onze ans plus tard, au mariage de Charles Jeanneret avec la fille du planteur.

Pendant cette période, le père de Charles mourut. Auguste, l'aîné de la famille, jeune homme actif et intelligent, alla se fixer à Cardenas, près de la Havane et y fonda une maison d'horlogerie qui lui avait assuré une existence indépendante, au point qu'il se proposait de réaliser sa fortune et de revenir au pays. La mort vint anéantir tous ses projets.

Charles, resté seul à Santiago, continuait à exercer sa profession d'horloger et commença de bonne heure à consacrer ses loisirs à l'étude des sciences naturelles.

Nous donnerons dans cette notice des extraits de la correspondance qui s'établit entre le jeune horloger et son oncle, Charles-Auguste Jeanneret, notaire au Locle et ancien maire des Brenets, M. Louis Coulon, notre président, et le D^r Jean Gundlach, naturaliste allemand, fixé depuis nombre d'années à la Havane.

On verra par ces extraits qui n'ont pas besoin de commentaires, le début de Charles Jeanneret dans ses études ;

il commence à collectionner des objets d'histoire naturelle, sans directions, sans aide et sans appui. Ses premiers pas dans ce champ d'activité ne furent guidés, en effet, que par un besoin de récréations intellectuelles, qu'il chercha et trouva dans la nature splendide des tropiques, qui l'avait vivement impressionné et dont il goûta de bonne heure tous les charmes.

On remarquera que c'est lui qui eut la première idée d'envoyer des objets destinés à enrichir les collections de son pays natal. Cette initiative lui valut d'entrer, par l'entremise de son oncle, en relation avec M. Louis Coulon qui dirigea ses études, lui traça un plan méthodique et le rendit attentif à la recherche des mollusques terrestres, dont l'étude devint dans la suite sa spécialité.

On verra aussi comment, par la loi des affinités, Charles Jeanneret fit connaissance avec des hommes instruits et plus tard avec des savants de premier ordre et gagna leur estime; comment enfin il se créa par son travail, sa bonne conduite et ses goûts relevés, une position distinguée dans l'île de Cuba, où il finit ses jours victime de l'insurrection.

La correspondance entre l'oncle de Charles Jeanneret et M. Coulon remonte à l'année 1849; à cette date, le maire Jeanneret écrivait à M. Louis Coulon:

« Mon neveu Charles Jeanneret, domicilié à Santiago de Cuba, m'a fait dernièrement une expédition à laquelle il a joint dix peaux d'oiseaux à empailler, desquelles je ne puis faire un meilleur emploi qu'en les offrant au cabinet d'histoire naturelle de mon pays, pour, cas échéant, compléter sa collection d'oiseaux. Si ces espèces se trouvaient déjà au musée, veuillez monsieur, me les retourner pour en faire hommage à des cabinets particuliers, à moins qu'ils ne soient pour vous des objets d'échange, alors vous seriez encore invité à les garder. »

M. Coulon accepta le don et répondit à M. Jeanneret que le musée ne possédait pas encore ces oiseaux. « Cuba a une faune particulière, disait M. Coulon, et l'envoi de ces oiseaux

m'engage à vous prier de recommander notre musée à l'intérêt et à la sollicitude de votre neveu. Veuillez seulement lui faire une observation sur la manière de préparer les oiseaux ; il est nécessaire qu'il dépouille la tête jusqu'à la base du bec, comme il l'a fait pour le reste du corps, car si l'on ne dépouille pas la tête et qu'on ne mette pas de l'arsenic, les plumes de la tête tombent facilement et les insectes vont s'y loger de préférence. Je joins à ma lettre un manuel du préparateur que vous pourriez envoyer à monsieur votre neveu. »

La lettre de M. Coulon et son manuel arrivèrent à Cuba. A la date du 18 avril 1850, le neveu écrivait à son oncle :

« Je vous accuse réception de votre lettre du 14 novembre 1849, et du manuel du naturaliste préparateur, qui a été apporté jusqu'à la Havane par M. Fritz Favre. Le manuel est arrivé à propos, car depuis longtemps je m'occupe d'histoire naturelle. J'avais le pressentiment que les oiseaux n'étaient pas bien préparés, car c'était mon coup d'essai exécuté sans directions ; j'espère mieux réussir à l'avenir. Je n'ai pas encore fait la chasse aux oiseaux ; en revanche j'en fais une d'autant plus zélée aux insectes de deux espèces, aux coléoptères et aux papillons. Je possède environ 200 des premiers (capricornes, charançons, cicindelles, etc.) J'ai aussi passablement de papillons ; autant que possible j'en conserve deux exemplaires de la même espèce. J'ai fait connaissance avec un grand amateur ; c'est le second d'un navire français qui fait régulièrement des voyages dans nos parages. Lorsqu'il est ici, nous faisons des excursions sur le bord de la mer et dans la campagne. Il est parti il y a trois semaines et me rapportera les objets et instruments nécessaires que je l'ai chargé de m'acheter. Veuillez remercier M. Coulon pour le livre dont il a bien voulu me faire cadeau. J'aimerais savoir combien je dois envoyer d'objets de la même espèce, car les naturalistes font souvent des échanges. »

Le passage de cette lettre indique que Charles Jeanneret

avait depuis longtemps un goût prononcé pour l'étude des sciences naturelles, mais que jusqu'alors il s'était trouvé sans guide et sans conseils. Ce besoin inné chez lui de trouver un délassement dans l'étude de la nature, le met bientôt en contact avec des personnes capables de diriger ses chasses et ses explorations scientifiques.

Les lettres de M. Coulon exercèrent sur sa volonté une puissante influence et stimulèrent son zèle. M. Coulon ne négligea rien pour être utile au jeune naturaliste et faire tourner en même temps ses recherches au profit du musée de Neuchâtel. Il répondait au notaire Jeanneret le 14 juin 1850 :

« Je suis bien aise que le manuel du naturaliste-préparateur ait été le bienvenu. Je vous envoie aujourd'hui pour votre neveu une instruction sur la manière de récolter les coquilles. C'est une branche fort recherchée de l'histoire naturelle et qui exige peu de soin et de peine. Veuillez dire à votre neveu que nous ne craignons pas de recevoir beaucoup de doubles, vu que ces derniers servent à faire des échanges avantageux et à donner une certaine réputation au musée de Neuchâtel avec lequel les savants entrent de cette manière en relations. D'ailleurs, le produit des échanges se reporte exactement parmi les dons de celui qui a fourni les objets. Nous tenons davantage aux coléoptères qu'aux papillons qui se gâtent très facilement; les boîtes qui servent aux expéditions de ces objets fragiles doivent être renfermées dans d'autres boîtes dans lesquelles elles se trouvent entourées de moussé ou de coton, afin d'amortir les chocs. »

L'année suivante, 4 août 1851, Charles Jeanneret écrivait à son oncle :

« J'ai fait ces temps passés quelques chasses assez fructueuses. J'ai près de 1,000 coléoptères, parmi lesquels je compte trente-cinq espèces de longicornes ; j'enverrai tout cela à Neuchâtel le printemps prochain. Veuillez dire à M. Coulon que nous possédons ici un grand nombre de variétés

parmi les Ichneumons ; s'il trouve que cela mérite d'être envoyé, j'en ferai aussi une collection. Je crains la chaleur du soleil dans mes chasses, surtout dans cette saison, et un autre inconvénient, ce sont les araignées venimeuses, qui piquent sans qu'on s'en aperçoive. Je porte encore les marques d'un de ces insectes qui m'a piqué il y a deux mois. Quant aux oiseaux, j'attends la fin de l'année pour écorcher, car maintenant ils ne sont pas beaux. »

M. Coulon lui répondait par l'entremise de son oncle :

« J'ai reçu avec grand plaisir votre communication et me réjouis de recevoir les coléoptères que vous annonce monsieur votre neveu. Les Ichneumons me feront aussi plaisir, comme en général tout ce que monsieur votre neveu pourra récolter. J'espère qu'il n'aura pas oublié les escargots ainsi que les coquilles qui se trouvent dans les rivières et dans les lacs. Veuillez lui dire que j'ai pu tirer parti des oiseaux qu'il m'avait envoyés, sauf cependant ceux dont je n'ai pas pu disséquer la tête pour y mettre le préservatif. »

Charles Jeanneret écrivait à son oncle, dans une lettre datée du 16 avril 1852 :

« Je vais recommencer la chasse aux insectes et pense vous envoyer au mois de juin ce que je possède. J'ai quelques peaux d'oiseaux, presque toutes d'oiseaux aquatiques ; M. Coulon doit être impatient. Depuis le temps que je promets, je devrais déjà avoir fait un envoi ; mais il ne perd rien d'attendre, car la collection d'insectes s'enrichit à toutes les chasses. Quant aux oiseaux, ce n'est pas la même chose ; c'est un ouvrage fatigant pour moi que de les préparer en peaux. J'attends de France une boîte d'outils qui facilitera mon travail. »

M. Coulon lui faisait dire qu'il se réjouissait de recevoir ce qui était destiné pour le Musée et qu'il ne s'impatientait nullement ; mais que cependant il aimait les envois fréquents, parce que dans les pays chauds les animaux qui détruisent les collections sont très nombreux et voraces et

qu'en tardant d'envoyer ce qu'on a récolté, on risque de tout perdre. Encore cette fois, M. Coulon n'oublie pas de terminer sa lettre en disant : « J'espère que monsieur votre neveu n'oublie pas les coquillages terrestres. Ce genre de collection peut se conserver sans dommage. »

Enfin au mois d'août 1852, Charles Jeanneret annonçait à son oncle le départ de la caisse contenant les objets destinés au Musée de Neuchâtel :

« Elle contient, écrivait-il dans sa lettre d'envoi, vingt peaux d'oiseaux, une peau d'un quadrupède, l'agouti, plus un carton renfermant des coquillages terrestres, l'*helix picta* et l'*acatine*, espèces rares. La chose principale est la boîte de chasse dans laquelle sont 1,600 insectes, presque tous des coléoptères. Je suis persuadé que M. Coulon y trouvera de bien jolies choses, surtout parmi les longicornes et les buprestes. Les insectes et les coquilles sont très rares. J'ai montré la boîte d'insectes à quelques personnes qui ont été étonnées que j'eusse trouvé autant d'espèces. Je continuerai à récolter et à envoyer, si toutefois cela est agréable. Je regrette beaucoup d'avoir donné les papillons que je possédais, surtout la collection de sphinx, qui comptait vingt-cinq espèces. J'en fis cadeau au second du *Cubano*, avec qui je suis très lié et qui est un grand amateur et connaisseur ; il est aussi entendu dans le nom des insectes que moi dans le nom des pièces d'une montre. »

M. Coulon s'empessa d'accuser réception de cet avis et de donner des instructions afin de préserver les insectes contre les dommages qu'ils pourraient subir en ouvrant les caisses et en les expédiant du Locle à Neuchâtel.

La caisse annoncée arriva au mois d'octobre, elle était accompagnée d'une lettre de Charles Jeanneret à l'adresse de M. Coulon, dans laquelle il lui faisait l'inventaire sommaire des objets envoyés et qui étaient au nombre de 1,700, et il continuait :

« Je ferai mon possible pour préparer un autre envoi, à la condition toutefois que je ne quitte pas le pays où je suis,

car Santiago vient d'éprouver une catastrophe alarmante. Depuis le 20 août, plusieurs secousses violentes de tremblement de terre ont démolé en partie la ville et dans ce moment (25 Août), je n'ose encore rentrer chez moi et je suis tout tremblant des émotions que j'ai éprouvées durant quatre jours et quatre nuits. »

M. Coulon lui répondit le 20 octobre :

« Je ne veux pas tarder de vous annoncer que votre envoi nous est arrivé en parfait état et que la direction du Musée de notre ville me charge de vous en témoigner toute sa reconnaissance. La plupart des oiseaux étaient nouveaux pour nous. Le quadrupède que vous appelez *agouti* est un grandval, dont je ne sais pas encore le nom et que nous n'avons pas encore. La collection d'insectes est remarquable et nous enrichira d'un grand nombre d'espèces qui nous manquent, et comme vous avez eu l'obligeance d'y joindre un bon nombre de doubles, je pourrai faire des échanges avantageux avec les musées qui entretiennent des relations avec nous et cela les engagera à conserver ces relations qui leur procurent des objets aussi précieux en même temps qu'aussi soignés.

« J'espère monsieur, que l'envoi que vous venez de nous faire et qui va accroître considérablement nos collections vous engagera à nous conserver votre bienveillance. Nous recevrons toujours avec plaisir ce que vous voudrez bien nous destiner. »

A cette époque, Charles Jeanneret n'était plus un novice dans les sciences naturelles. Il s'était trouvé en contact avec des naturalistes et avait agrandi le cadre de ses connaissances par l'étude d'ouvrages scientifiques qu'il avait fait venir d'Europe.

Aussi remarquons-nous que M. Coulon ne le traite plus comme un horloger qui, dans ses moments de loisirs, collectionne sans plan ni méthode des insectes ou des oiseaux. M. Coulon lui donne des directions pour l'empaillage des oiseaux.

« Il faut, lui écrit-il, dépouiller les ailes jusqu'à l'origine du carpe et ensuite attacher intérieurement les deux ailes en passant un fil entre le radius et le cubitus. De cette manière les ailes se disposent mieux pour le montage. Je continue à vous recommander les coquillages terrestres, lacustres et fluviatiles ; nous ne possédons que les espèces que vous nous avez envoyées à l'exception de la grande espèce.

« Je vous recommande aussi les crustacés. On les expédie dans des boîtes à cigares, dans du coton, entre des feuilles de papier afin que le coton ne s'attache pas à leurs pattes fragiles, qui seraient brisées au déballage.

« J'ai bien pensé à vous, lorsque j'ai appris les désastres de Santiago. Heureusement que Dieu vous a préservé et gardé et j'espère qu'il le fera encore longtemps. »

Les relations qui s'établirent ainsi entre le jeune horloger naturaliste de Cuba et M. Coulon, devinrent des plus affectueuses. Charles Jeanneret parle de M. Coulon, dans les lettres qu'il écrivait à son oncle, avec une grande vénération et avec un enthousiasme qui prouve que son ambition était d'être à même de pouvoir enrichir le Musée d'histoire naturelle de son canton d'origine.

Charles Jeanneret qui, depuis son enfance, avait été reçu dans la famille de M. Robert-Tissot, et qui continuait d'y être le bienvenu, demanda et obtint la main de la fille du riche planteur. Son oncle annonçait en 1853 à M. Coulon les fiançailles de son neveu par la lettre suivante :

« L'intérêt que vous daignez porter à mon neveu Charles m'engage à vous faire part de son prochain mariage avec Mademoiselle Henriette Robert, fille d'un compatriote, M. Philippe Robert. »

Charles Jeanneret, sans autre aide que son travail et sa bonne conduite, s'était créé une position honorable et jouissait à Santiago d'une réputation bien méritée et de l'estime générale. La Société française de bienfaisance le nomma son caissier et ses relations avec les hommes scientifiques de la Havane s'établissent.

« J'ai fait connaissance, écrit-il à son oncle en 1856, d'un jeune médecin espagnol naturaliste, homme instruit et estimé avec lequel j'ai projeté quelques excursions, tant pour les plantes que pour les insectes et les coquilles. »

C'est de cette époque que datent les relations de Charles Jeanneret avec M. le D^r Jean Gundlach, bien connu par ses travaux scientifiques sur la faune et la flore de l'île de Cuba.

Auguste Jeanneret qui était établi à Cardenas, connaissait le D^r Gundlach et c'est par lui que le naturaliste allemand fut introduit dans la famille de Charles à Santiago. Le D^r Gundlach y fut bientôt un hôte aimé, qui dirigeait non-seulement les recherches scientifiques de Charles, mais qui intéressait tous les membres de la famille par ses récits et ses observations. Lorsqu'il arrivait à la plantation, où Charles Jeanneret alla dans la suite se fixer, après avoir remis son magasin d'horlogerie à un autre Neuchâtelois, c'était une véritable fête, et les séjours du D^r Gundlach étaient utilisés pour faire des excursions desquelles on revenait chargés d'oiseaux, d'insectes, de coquillages, de plantes. Sous la direction du savant allemand, les oiseaux étaient empaillés, les insectes épinglés, tous les objets déterminés, classés, de sorte que les collections de notre compatriote s'enrichissaient rapidement à mesure qu'elles agrandissaient l'horizon scientifique du naturaliste.

Le D^r Gundlach eut sur Charles Jeanneret une influence pareille à celle qu'exerçait M. Coulon. Il ne pouvait pas avoir de meilleurs maîtres. Dès que le D^r Gundlach avait quitté la plantation de son ami, une correspondance active s'établissait entre eux. Nous avons eu sous les yeux les nombreuses lettres que le naturaliste allemand écrivait à notre compatriote. Elles sont écrites en langue espagnole, parce que la langue française n'était pas assez familière à leur auteur et que Charles Jeanneret ne savait pas l'allemand. En revanche les deux parlaient et écrivaient l'espagnol comme leur langue maternelle. Les lettres du D^r Gundlach contien-

ment surtout la détermination des nombreux objets que son disciple lui envoyait.

M. Bauer-Fornachon a bien voulu traduire en français un certain nombre de passages qui indiquent l'intimité des relations qui existaient entre les deux naturalistes. Elles nous montrent avec quel humour délicat le maître encourageait le disciple, tout en lui témoignant son respect et son estime.

Mais laissons parler les lettres du D^r Gundlach, qui nous font regretter de n'avoir pas eu celles que Charles Jeanneret lui envoyait.

Dans une lettre datée de Cuba le 29 mai 1858, le D^r Gundlach écrit entre autres à Charles Jeanneret :

« Vous m'aviez laissé un mot, pour me dire que je trouverais sur ma table de travail un exemplaire ébréché de *Cyclostoma*, et vous ajoutez : peut-être le plus joli de tous. Mais, ami, cette coquille est la *Scalarea pseudoscalaris* et c'est une coquille de mer. Je vous ai rapporté du Cap un meilleur exemplaire, et je pourrai vous en donner plus tard de bien plus beaux sujets, mais quant à la beauté du vôtre, je ne puis y consentir et vous vous en convaincrez quand vous recevrez ou verrez d'autres espèces.

« Ma vie est toujours la même. Maintenant votre absence me pèse beaucoup. Je dors et je vis chez vous, mais je déjeune et dine dans divers endroits. Chacun se dispute pour m'avoir et je suis très sensible à ces attentions. »

La mention dans cette lettre d'une espèce de Cyclostome nous rappelle que Charles Jeanneret, poussé par son désir d'augmenter sa collection et d'enrichir celle du Musée de Neuchâtel, entreprit un voyage d'une cinquantaine de lieues à travers une contrée peu sûre, pour chercher à trouver une espèce rare de Cyclostome, le *Choano poma hystrix* Wr.

Nous lisons dans une autre lettre le passage suivant :

« Par une lettre de la comtesse de Romero, j'ai vu que vous avez visité sa collection et j'espère que vous aurez été satisfait de sa réception, ainsi que de celle que vous auront faite tous mes amis de la Havane. »

Comme on le voit, notre compatriote visitait les collections des amateurs de la Havane et était très bien accueilli par ces derniers. Nous savons avec quelle générosité il partageait les exemplaires rares qu'il récoltait dans ses excursions ; aussi les naturalistes et même les amateurs ne s'adressaient-ils jamais en vain à lui pour obtenir des exemplaires de mollusques terrestres des environs de Santiago. Nous ne sommes donc nullement étonnés que cette circonstance, jointe à son caractère aimable, lui ait valu un accueil empressé de la part des naturalistes de la Havane.

Il lui écrit le 22 mai 1859, de Baracoa.

« Je voulais aussi visiter les mines de cuivre, chercher des nids de canaris de Manglar, aller à Aguadores, etc., tout est resté en projet, et il me semble qu'il serait nécessaire de retourner à Cuba pour ce motif. Mais ne prenez pas maintenant ce prétexte pour dire : « Puisque c'est ainsi, je ne demanderai pas de dattes, ni ne chercherai des nids ; je n'irai pas non plus à Aguadores, etc, afin que Gundlach revienne. » Ne faites pas ainsi, et plutôt procurez-moi tout ce que vous pourrez et alors j'irai pour vous faire mes remerciements. Vous savez maintenant ce qu'il me faut, et je compte sur mon bon ambassadeur de Cuba, qui ne doit pas rester oisif, à présent que j'ai allumé en lui le feu sacré, comme le dit Poey. »

Le D^r Gundlach l'appelle souvent « son ambassadeur, » pour lui exprimer sa confiance et en plaisantant lui dit qu'il a créé un ordre spécial dont il veut le décorer.

Baracoa, 4 juin 1859.

« Le titre d'ambassadeur que je vous donne, lui dit-il dans une lettre subséquente (4 juin 1859), signifie que je n'aurai plus besoin d'écrire aux autres amis; autrement à quoi me servirait un ambassadeur. En vous écrivant, j'écris à tous les amis et je le dis une fois pour toutes, afin que personne ne s'en offense. Je désire que mes ambassadeurs obtiennent la permission de chasser en temps prohibé, car si les naturalistes ne pouvaient chasser en tout temps, leurs découvertes resteraient infructueuses. »

Plus tard, nous lisons dans une lettre datée du 24 juin 1860, de la Havane.

« J'aurai un grand plaisir quand se fera la remise de toutes les choses que vous m'annoncez. C'est vous mon meilleur ambassadeur, et si vous continuez ainsi, je devrai vous donner la décoration de la croix de Saint-Jean. »

Baracoa, 29 mai 1859.

« Les fourmis *Mutilla* sont peut-être dans votre livre d'insectes Burquelas (cherchez-les). Je ne sais si j'ai celles-ci; car il y a plusieurs espèces, grandes et petites. Quand je serai à la Havane, envoyez-moi les insectes récemment recueillis, pour les déterminer et classer et alors nous verrons si je les ai ou non. Envoyez aussi les petits Zumbadores à Poey et le surplus à moi. »

Les passages qui précèdent indiquent que le D^r Gundlach disposait de son disciple avec la liberté la plus entière. Il savait que Charles Jeanneret avait en effet le feu sacré des recherches et qu'il était devenu un zélé collectionneur. Ce n'était nullement pour abuser de sa complaisance qu'il le stimulait constamment, mais bien dans l'intérêt de la science et pour en faire un naturaliste.

Lettre n° 19.

Mata, 13 juin 1859.

• J'ai pris ce jour là 12 Imperatores vivants ; le jour suivant je me vis forcé de rester à la maison, car j'ai été dérangé de l'estomac à plusieurs reprises, etc. ; je dormis la majeure partie de la journée. Maintenant, comme l'imperator est accusé par moi d'avoir voulu m'empoisonner, je ne l'ai pas fait passer par les armes ou par l'eau bouillante, mais je préfère l'envoyer vivant à Poey pour qu'il instruise son procès criminel.

• Je vous envoie son frère vivant, si vous jugez nécessaire de le tuer, tuez-le ; sinon, donnez-lui la liberté. •

L'espèce de mollusque à laquelle il est fait allusion dans ce passage est l'hélix empereur (*Helix imperator* Mtf.), magnifique escargot à bouche ornée de nombreuses dents, dont, il y a quelques années, on ne possédait à Neuchâtel qu'un seul exemplaire endommagé. Cette espèce est très rare, même à Cuba, et se vend actuellement de fr. 8 à 10 l'exemplaire.

Lettre n° 20.

Baracoa, 30 juillet 1859.

• Quand j'étais encore aux plantations de café, j'ai reçu votre lettre du 20 juillet. J'y répons et je vous remercie des nouvelles, espérant qu'à cette heure plus personne n'est malade. Quant à la supposition que vous faites, que je dirais « Jeanneret ne m'aime plus, puisqu'il ne cherche plus les coquillages, etc., etc.. » n'ayez pas cette inquiétude, car je sais que vous faites tout votre possible, et moi j'ai assez de patience pour attendre ; en outre, vous avez prouvé que vous suiviez les travaux des naturalistes, puisque vous avez trouvé des coquillages de Sigua et Juragua et qu'à cette heure vous avez déjà été à Enramadas et avez cherché les Nobilitatum. Soyez donc tranquille à ce sujet et faites ce que vous pourrez. •

Lettre n° 25.

Havane, 9 octobre 1859.

« J'ai reçu vos lettres des 7, 12 et 24 septembre, de même que la caisse contenant la Yaguaza et les coquillages. La Yaguaza m'a beaucoup plu, c'est un mâle ; maintenant j'ai la paire et en même temps la preuve de l'habileté d'un élève. La composition n'était pas mal, les pattes seules laissaient à désirer, je les corrigerai. Continuez ainsi et n'oubliez pas qu'en travaillant, on devient maître. Si, dans une autre occasion, les Yaguazas arrivaient à la portée de votre arme, ne leur pardonnez pas, au contraire, visez et... fuogo et luego. Tout de suite composez-les pour me les envoyer. J'espère que c'est une espèce nouvelle, parce que je n'en trouve point la description. Je l'ai nommée *Deudiocygnus capucinus* et je crois que M^{me} Jeanneret disait aussi que cette espèce ressemblait à un capucin. Je vous remercie de tant de bons exemplaires ; je n'ai pas besoin d'en recevoir davantage. Je me rejouis de savoir que votre collection s'est augmentée d'un Colirojo. »

Lettre n° 26.

Il paraît, lui écrit le D^r Gundlach en 1859, qu'il va se former une société de naturalistes ; si cela arrive et que nous admettions des membres correspondants, vous serez le premier qui recevrez votre diplôme.

Comme on le voit, le D^r Gundlach avait beaucoup d'ambition pour son disciple qui était très modeste et qui ne demandait qu'à se rendre utile à la science, en collectionnant et en explorant dans toutes les directions la partie orientale de l'île de Cuba.

Lettre n° 32.

Si vous entreprenez ces excursions, lui écrit-il de la Havane le 1^{er} juin 1860, avisez-m'en d'abord ; je pourrai donner des conseils ainsi que des instructions à mon am-

bassadeur. Avant tout, je dirai que ces voyages me réjouissent. Je désire que vous fassiez l'ascension de la « Gran Piedra » pour mesurer sa hauteur. — A Baracoa, en deux jours, vous pourriez recueillir tout ce que j'y ai collectionné, car je sais maintenant où se trouve chaque espèce; je compte aussi que vous ferez un voyage « Al Junque », vous et les autres, pour mesurer la hauteur. Le propriétaire, ainsi que les deux majordomes, vous faciliteront en tout; nègres, nourriture, habitation, etc. Enfin, mon ambassadeur m'avisera toujours de ses voyages en projet.

Lettre n° 36.

Un mois plus tard, le Dr Gundlach accuse réception de deux caisses d'insectes, dont il fait le classement par la même lettre et ajoute quelques observations relativement à l'emballage des sujets. Il parle aussi de la formation d'une société d'histoire naturelle à la Havane; elle compte cent membres et chaque membre aura à verser 100 liv. pour former un capital de 10,000 piastres. — Il dit à la fin: « Vous pouvez être persuadé que mon ambassadeur est toujours présent à ma mémoire, et qu'en faisant des distributions, je me souviendrai toujours de votre collection. »

Le passage suivant d'une lettre datée du 25 octobre 1860 prouve bien que les excursions et les voyages scientifiques dans l'île de Cuba présentaient des dangers réels.

Lettre n° 37.

Havane, 18 septembre 1860.

Gundlach raconte qu'en revenant de Cardenas, il a été attaqué par deux malfaiteurs armés l'un d'un pistolet, l'autre d'un poignard; n'ayant pas d'armes, il s'est vu à la merci des brigands et a dû donner son porte-monnaie contenant $\frac{1}{2}$ once d'or et sa montre en argent, très content d'être sorti de ce mauvais pas à si bon marché. Il dit aussi avoir reçu des lettres de Saussure et Fournier de Genève,

de Felder de Vienne, de Hagen de Königsberg, et de Baird de Washington, qui lui demandent diverses coquilles, etc.

Charles Jeanneret lui fit ses condoléances et lui annonça qu'il lui destinait une montre pour remplacer celle qui lui avait été enlevée.

Lettre n° 39.

Havane, 25 octobre 1860.

« J'accepterai avec plaisir la montre que vous me promettez, lui répond le D^r Gundlach, non-seulement parce que ce sera une bonne montre, mais aussi parce que ce sera un objet de plus, qui maintes fois par jour me rappellera le donateur. Vous me dites qu'elle ne sera pas d'or; je réponds que pour moi or, argent, acier, cuivre ou plomb, tout est métal. Je ne suis pas ami du luxe comme vous le savez. Selon votre lettre, vous irez à Mayari; faites-le, et rapportez beaucoup de choses; ne dépréciez rien et envoyez-moi quelques sujets de chaque espèce que vous considérez comme nouvelle, et si vous voulez, on publiera les nouvelles espèces comme données par vous, pour que vous soyez récompensé de vos peines; n'oubliez point de m'envoyer le catalogue de vos insectes, pour que je détermine au moins ceux qui n'ont pas de noms ».

Lettre n° 41.

Havane, 4 janvier 1861.

« Votre récolte ne peut être appelée mauvaise, vu qu'elle comprend cinq espèces nouvelles de Cyclostoma, etc. Vous méritez donc une décoration que je vous enverrai. Si vous aviez eu beau temps, vous auriez trouvé beaucoup plus, et des sujets vivants ».

Charles Jeanneret n'est cependant pas satisfait du résultat de son voyage, car quinze jours plus tard, le D^r Gundlach lui écrit :

Lettre n° 42.

Havane, 18 janvier 1861.

« Le mauvais résultat de votre voyage vous rend triste, mais je vous ai déjà dit qu'il n'était point si mauvais, et si le temps avait été plus favorable, il aurait pu être magnifique. Vous n'auriez apporté que l'*Helicina Mayarina*, je me serais déjà contenté ; mais outre quelques espèces apportées par M. Wright, vous nous en avez procuré d'autres encore inconnues. Cela vaut une décoration et je vous la remets avec les coquillages. Peut-être qu'après un second voyage, vous serez promu de chevalier à commandeur de l'ordre de la « Caracoleria (1) » (l'ordre a été fondé par moi, et mon secrétaire Poey en a écrit la dédicace), Poey vous a envoyé un exemplaire de sa géographie (nouvelle édition). Vous lirez derrière votre nom avec C. de la O. de la C., ce qui veut dire « Caballero de la Orden de la Caracoleria. »

Lettre n° 43.

Havane, 16 février 1861.

Gundlach prie Jeanneret de lui procurer entre autres des nids de canaris Manglar et des œufs de différentes espèces d'oiseaux, et finit en disant : Je me fie et me repose sur mon ambassadeur décoré. »

A la date du 11 juin de la même année, le D^r Gundlach écrit à son disciple que cette fois il ne plaisante pas et que tous les deux ont été l'objet d'une distinction sérieuse.

Lettre n° 46.

Ing. Fermina, 11 juin 1861.

Il lui dit : que l'Académie des Sciences médicales et d'Histoire naturelle de la Havane a été inaugurée et que lui (Gundlach), a été nommé *socio de merito* ; « ceci pour moi,

(1) Coquillage.

dit-il ; maintenant pour vous : Sachez que vous avez été nommé membre correspondant ; cela doit aussi vous réjouir, car si vous n'êtes pas le premier membre correspondant nommé, vous en êtes au moins un des premiers ».

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, Charles Jeanneret était très modeste et n'ambitionnait nullement des titres scientifiques. Sa décoration drôlatique de l'ordre de la Caracoleria, que Gundlach et Poey lui avaient décerné en plaisantant lui suffisait. Il ne se méprenait nullement sur sa valeur comme homme scientifique. Il n'avait pas eu l'occasion d'étudier méthodiquement les sciences naturelles. Eloigné de tout centre intellectuel, il avait dû se borner à collectionner et autant que possible à arriver à déterminer les objets qu'il récoltait avec tant de zèle et de persévérance. A ce titre, il méritait bien une distinction de la part de l'Académie de la Havane, distinction qu'il accepta avec modestie comme un encouragement.

Lettre n° 47.

Havane, 12 juillet 1861.

Gundlach écrit à Charles Jeanneret : « Si ce n'avait pas été pour la *Helix turbiniformis*, je n'aurais pas visité trois ou quatre fois le mont « Social » ; mais je vous donne aussi, à vous, le témoignage de bon explorateur, car pour trouver la *Helix turbiniformis*, il faut être chevalier de la « Caracoleria ».

« M. Poey et moi, nous verrons sur quel sujet vous pourriez envoyer un mémoire à l'Académie, car il est nécessaire qu'un membre correspondant envoie quelque chose. »

Ph. Poey lui-même ajoute en post-scriptum dans cette lettre : « Je crois qu'entre Gundlach, vous et moi, nous pourrions rédiger un ouvrage sur les coquillages de vos dernières excursions, lequel sera présenté à l'Académie ».

Ce passage prouve bien que ses amis de la Havane, qui connaissaient son talent d'observation, voulaient à tout prix le faire sortir du rôle modeste qu'il s'était imposé,

Néanmoins, ils ne parvinrent pas à engager Charles Jeanneret à rédiger un mémoire sur le sujet qui lui était proposé. Plus tard, il fut bien encore question de ce projet, mais MM. Gundlach et Poey durent se contenter d'avoir en leur disciple un collectionneur aussi intelligent qu'infatigable.

Lettre n° 54.

Une lettre datée du 31 mai 1861, contient une longue liste de coquillages, etc., que Jeanneret avait envoyés à Gundlach.

Dans une lettre datée de la Havane, 23 novembre 1862, Gundlach donne quelques conseils à Ch. Jeanneret pour le voyage que ce dernier avait l'intention de faire à Baracoa, pour compléter sa collection, et se plaint de Wright, naturaliste des Etats-Unis, comme étant peu communicatif; puis il ajoute: « Vous arriverez et vous récolterez et je ne serai pas inquiet, car vous n'êtes pas comme Wright, mais bien un ami communicatif. J'ai quelque chose en duplicata pour Neuchâtel, quoique j'aie toujours à penser à une trentaine de personnes amies dont je favorise les collections et deux sujets pour chacune, cela fait tout de suite le total de 60 ».

Lettre n° 59.

Fermina, 4 mai 1863.

« J'ai préparé aussi pour vous et pour Neuchâtel une caisse et j'y ai mis le catalogue des oiseaux de Cuba, imprimé en Allemagne et arrangé de manière que vous y pourrez trouver la description de chaque espèce, etc. Je crois et j'espère qu'en vue de tout cela, vous oublierez mon long silence, car ce travail équivaut bien à quelques lettres. »

Lettre n° 60.

Fermina, 11 septembre 1863.

« Où en sommes-nous avec les insectes? N'en avez-vous pas fait de collections? Outre que je désire que vous en

fassiez une pour vous, il y aura bien quelque chose de nouveau pour moi ; c'est une vieille habitude à moi de demander, et je vais donc vous demander plusieurs choses :

1° Phasma (insecte qui paraît à une petite branche sèche), si vous pouviez me la procurer, quelle chance !

« 2° Le papillon Urania (qui suce la fleur de l'Aguate, etc., etc) ».

D'après cette lettre, on voit que Charles Jeanneret avait distribué les insectes de sa collection et s'occupait plus spécialement des mollusques terrestres.

Lettre n° 63.

Dans une lettre de la Havane, datée du 4 janvier 1861, Gundlach accuse réception d'une lettre accompagnée d'un catalogue de coquillages ; il y fait plusieurs observations et corrections. Gundlach dit ensuite : « Vous me dites que vous avez pour moi un squelette de « *Hutia* » et que vous l'avez mis en terre ; permettez-moi de vous dire qu'il vaut mieux couper la masse de chair sans le nettoyer tout-à-fait, le laisser sécher et enduire de poison sec ; de cette manière le transport sera plus sûr, et à Berlin ils l'arrangeront et le nettoieront complètement. »

Mais nous devons terminer ici ces nombreuses citations.

Comme on l'a vu par la correspondance du D^r Gundlach, Charles Jeanneret fut mis en relations avec Don Felipe Poey, le célèbre naturaliste de la Havane. En 1865, Poey commençait la publication de son journal scientifique, le *Repertorio fisico-natural de la isla de Cuba*. Parmi les trente-trois collaborateurs annoncés, nous voyons dans la liste le nom de Don Carlos Jeanneret en compagnie de Poey, du D^r Gundlach, de Don Ramon de la Sagra et d'autres hommes distingués de la Havane.

Dans l'article prologue sur l'état de l'histoire naturelle dans l'île de Cuba, rédigé par Don Manuel Presas, nous lisons entre autres le passage suivant :

« Don Carlos Jeanneret, relojero suizo, que habita en Santiago de Cuba, ha formado a impulsos del Dr Gundlach un gabinete de moluscos terrestres, en el cual se admiran multiplicadas especies descubiertas por él en sus frecuentes excursiones por el departamento oriental. ¹ »

Ainsi, d'après ce passage, notre compatriote était connu dans l'île de Cuba comme naturaliste et avait définitivement choisi pour spécialité la malacozoologie. D'après Poey, le nombre des mollusques marins de Cuba s'élève de 1,000 à 2,000, et celui des mollusques terrestres de 5 à 600 espèces.

Grâce aux recherches assidues de Charles Jeanneret dans les différentes localités de la partie orientale de l'île de Cuba, ce nombre s'est accru d'une quantité d'espèces nouvelles. Les très-nombreuses découvertes de Charles Jeanneret ont été publiées sans que l'auteur soit mentionné. Cependant quelques espèces nouvelles portent son nom.

Ces espèces sont les suivantes :

Helix Jeannereti Pfeiffer ; Brazo del Canto.

Helicina Jeannereti Pfeiffer ; Mayari.

Cyclostomus Jeannereti Pfeiffer ; monte Libano en Guantamano.

Macroceramus Jeannereti Gundlach, Moro.

Ces espèces ont été décrites ; la dernière, en outre, figure dans le journal ⁽²⁾ que publie M. le Dr Pfeiffer, à Cassel.

Le *Helix Jeannereti* et le *Cyclostomus Jeannereti* ne se trouvaient pas dans nos collections, ni dans celles de Charles Jeanneret et de M. Mousson, professeur, et du Dr Auguste Brot. Informé que le Dr Gundlach avait cédé, il y

⁽¹⁾ « Repertorio fisico-natural de la isla de Cuba, pag. 47. Director Felipe Poey, Habana mai 1865. »

M. Charles Jeanneret, horloger suisse, fixé à Santiago de Cuba, a formé sous l'impulsion du Dr Gundlach une collection de mollusques terrestres, dans laquelle on admire les nombreuses espèces qu'il a découvertes dans ses fréquentes excursions à travers la partie orientale de l'île.

⁽²⁾ Dr Pfeiffer : Malacozoolische Blätter et novitates Conchologicae.

a quelques années, sa collection de mollusques terrestres de Cuba à M. le D^r H. Dohm, de Stettin, j'écrivis à ce dernier pour obtenir si possible un dessin de ces deux espèces. M. le D^r Dohm eut l'obligeance de m'envoyer un exemplaire des deux espèces en question pour compléter la collection du Musée de Neuchâtel.

Les relations qui s'étaient établies entre Charles Jeanneret et le D^r Gundlach ne lui avaient pas fait oublier M. Coulon et le Musée de Neuchâtel, mais les envois étaient devenus rares. Au commencement de janvier 1858, Ch. Jeanneret fit dire à M. Coulon, par l'entremise de son oncle, le maire Jeanneret, qu'il s'occupait plus que jamais d'histoire naturelle, principalement de coquillages terrestres et qu'il se réservait le plaisir de lui apporter lui-même des espèces de l'île de Cuba, qu'il avait déterminées et étiquetées et parmi lesquelles une espèce qui portait son nom.

Charles Jeanneret arriva en effet à Neuchâtel dans le courant de l'année 1858 et séjourna en Suisse pendant trois mois.

M. Coulon le conduisit au Musée d'histoire naturelle, et dans cette visite, il prit note des lacunes qui restaient à combler pour compléter la faune de l'île de Cuba.

Au mois d'août, Charles Jeanneret se rendit à Berne, assista à la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles et fut reçu membre de cette association. Il était membre de la Société neuchâteloise des sciences naturelles depuis l'année précédente (1857, 24 avril).

De retour à Santiago, Charles Jeanneret se mit à collectionner avec une ardeur nouvelle.

Dans une lettre qu'il adressait à son oncle en 1860, nous trouvons des détails sur un projet d'excursion de dix jours qu'il se proposait de faire dans des régions inexplorées de l'île et où il espérait faire des découvertes dans la faune havanaise. Cette excursion valut au Musée de Neuchâtel un nouvel envoi d'objets d'histoire naturelle.

Charles Jeanneret écrivait à cette occasion à M. Coulon :

« Vous avez reçu par l'entremise de mon oncle quelques objets d'histoire naturelle, parmi lesquels se trouve le *Pelecanus fuscus* qui ne se trouve pas encore dans le Musée de Neuchâtel. J'avais préparé d'autres objets, mais je n'ai pu, faute de place, les embarquer sur les deux navires qui vont partir ; cela n'est que renvoyé. Vous remarquerez parmi les coquilles beaucoup de nouvelles espèces. Je me propose de visiter sous peu une localité où se trouve le *Picus principalis*, le plus grand, le plus beau et le plus rare de l'île. Vous aurez reçu les deux *Calypte Helenae* Gould (mâle et femelle), qui malheureusement ne sont pas bien empaillés. Au printemps prochain, je vous procurerai de plus beaux exemplaires. Cet oiseau disparaît de nos contrées pendant huit mois. Mon prochain envoi sera important et contiendra surtout des coquilles. Je vous enverrai aussi un nouvel exemplaire du quadrupède pour remplacer celui que je vous ai envoyé précédemment et qui est dans un trop mauvais état. Je vous prie de me faire vos observations et de me donner des instructions ; je les recevrai toujours avec plaisir et reconnaissance.

« Santiago de Cuba, 6 juillet 1860 ».

Les espèces d'animaux mentionnées dans cette lettre sont très rares. Ils sont un des ornements du Musée de Neuchâtel. Le *Calypte Helenae* (Gould) est un colibri que les musées payaient à cette époque fr. 500 l'exemplaire.

Le *Todus multicolor* (Gmelin), espèce de *Muscicapa* (gobemouches), se trouvait aussi parmi les oiseaux envoyés ; c'est une espèce rare que l'on voit dans peu de collections. M. Coulon éprouva un vif plaisir en recevant deux exemplaires du Trogon temnurus Temmink (*Priotelus temnurus* Gr.), oiseau qui était alors à peine connu des naturalistes. Le quadrupède auquel il est fait allusion dans cette lettre est le Houtias (*Capronys prehensilis* et *C. Fournieri*), gros rat qui grimpe sur les arbres et dont la chair est appréciée comme aliment par les habitants de l'île de Cuba.

Après avoir passé plusieurs années dans la plantation de café, que Charles Jeanneret dirigeait conjointement avec son beau-frère Reymond Robert-Tissot, il se décida à revenir au pays natal avec toute sa famille.

En 1865, il arriva en Europe, et vint se fixer à Neuchâtel, afin de pouvoir donner à ses quatre enfants une instruction convenable et être près de M. Coulon pour profiter de ses leçons et lui être utile dans les travaux qu'exigent l'arrangement et l'entretien d'un grand musée d'histoire naturelle. Charles Jeanneret apporta avec lui pour nos collections publiques un nouveau contingent d'objets précieux et il n'oublia pas le Musée du Locle et les collections particulières.

Il assista en 1865 à la réunion annuelle de la Société helvétique des sciences naturelles qui eut lieu cette année à Genève. Il visita la collection macologique du Musée de Genève et celle de M. le Dr Brot, avec lequel il était en correspondance. C'est aussi dans cette réunion que M. le professeur Albert Mousson, de Zurich, et Charles Jeanneret firent connaissance. A ce sujet, M. Mousson nous écrit :

« Dans la soirée qu'on passa à la campagne de M. de Candolle, nous causâmes près de deux heures sur les coquilles de Cuba, qu'il connaissait à fond, et il m'en promit alors une série qu'il m'envoya un peu plus tard et qui forme encore un des ornements de ma petite collection. Cet envoi cependant n'est ni un des premiers, ni un des plus complets de ceux qu'il fit, avec son aimable libéralité, à ceux qui s'occupaient de cette branche de la science. »

En 1866, il retourna à Cuba et revint à Neuchâtel après six mois d'absence. Il espérait que ce serait son dernier voyage; aussi avait-il emporté avec lui de nombreux objets qui, en majeure partie, étaient destinés au Musée de Neuchâtel.

Charles Jeanneret fut bientôt connu et apprécié à Neuchâtel. Son dévouement à la chose publique, son intelligence des affaires, son expérience, ses loisirs le désignaient

tout naturellement pour faire partie des nombreuses commissions municipales chargées d'examiner des questions d'utilité générale. Dans toutes les fonctions qu'il fut appelé à remplir, il apporta un zèle et une ponctualité exemplaires. Nous nous souvenons de l'avoir vu, fonctionnant comme membre de la commission locale de salubrité publique, faire la visite sanitaire des habitations et y apporter le plus vif intérêt. Comprenant l'importance de ces inspections, il étudia les questions d'hygiène publique, afin d'être un membre utile de cette commission.

Les questions relatives à l'instruction l'intéressaient beaucoup. L'ancien ouvrier horloger, qui ne devait ses connaissances qu'à ses propres efforts, savait plus que d'autres apprécier les bienfaits d'une instruction solide, dirigée avec méthode pendant l'enfance et l'adolescence. Connaissant par expérience les charmes qu'offre l'étude de la nature, et se rappelant combien le goût des collections exerce une salutaire influence sur l'esprit et l'imagination des jeunes gens, il salua avec bonheur la création du club jurassien dont il fut un des premiers membres.

Il se fit un plaisir et un devoir de soutenir et d'encourager par des dons ou par sa souscription toutes les publications ayant un intérêt public et national.

Au moment où Charles Jeanneret commençait à s'initier dans toutes les branches de l'administration publique, survint la mort de son beau-frère qui était resté à la tête de la plantation. Il se vit contraint de retourner à Cuba en 1868. La partie orientale de l'île était déjà infestée par des bandes d'insurgés. Il composa avec ces derniers qui s'engagèrent, moyennant le payement d'une certaine somme, à ne pas troubler les travaux sur la plantation. Charles Jeanneret prolongea son séjour dans sa propriété malgré les avertissements de ses amis de Santiago, qui le rendaient attentif aux dangers auxquels il s'exposait. Se sachant aimé de ses nègres et courageux de sa nature, il renvoyait d'une semaine à l'autre son départ, voulant régler ses affaires et

expédier sa belle récolte de cacao. Mais nous devons faire remarquer que c'était surtout le désir d'emporter le plus possible d'objets d'histoire naturelle qui le retenait à la campagne. Enfin le jour de son départ fut fixé au 21 juin 1869. La veille de ce jour, qui était un dimanche, il avait réuni tous les habitants de la plantation et après avoir comme d'habitude dirigé le culte domestique, il avait pris congé de ceux avec lesquels il avait vécu si longtemps. Vers le soir, il s'était retiré dans son salon et se reposait dans sa berceuse, lisant un journal, lorsque quelques insurgés, qui étaient parvenus à se cacher dans une pièce voisine, entrèrent sans faire de bruit et l'un d'eux lui porta un coup mortel, avant qu'il eût pu se mettre en garde, appeler au secours et déjouer ce guet-apens.

Il paraît que les insurgés craignaient qu'en rentrant en ville, il ne donnât aux troupes du gouvernement espagnol des renseignements qui leur auraient porté préjudice. Ce motif leur parut suffisant pour accomplir un meurtre.

C'est ainsi qu'à l'âge de quarante-cinq ans fut brisée la carrière de Charles Jeanneret.

* * *

Ceux qui apprécient les collections d'histoire naturelle et qui, en parcourant les salles du Musée de Neuchâtel, remarqueront le nom de Charles Jeanneret, figurant comme donateur dans presque toutes les vitrines, trouveront que cette notice biographique est justifiée; et ceux qui liront les pages qui précèdent sur la vie de ce compatriote qui repose sur la terre étrangère, où il avait fait respecter le nom suisse, comprendront nos sincères regrets et notre douleur profonde de ce qu'une mort tragique ait enlevé cet homme de bien à sa famille, à ses amis, à la science et à son pays.

D^r GUILLAUME.

